

partie du siècle qui s'achève ; ils ont jeté des plaisanteries grossières ou raffinées sur tous nos dogmes, sur toutes nos institutions, sur toutes nos pratiques religieuses. Hélas ! l'arme du ridicule est presque toujours mortelle en France.

Ebranlés par le ridicule, ceux qui avaient encore gardé un reste de foi en ont rougi comme d'une faiblesse invouable. Les hommes des deux ou trois générations qui vous ont précédés n'avaient rien tant à cœur que de dissimuler leur croyance. Ils se sont contentés d'un *minimum* de christianisme qu'ils s'efforçaient de dissimuler à tous les regards, et ils s'imaginaient pousser l'héroïsme à son comble, quand ils osaient pénétrer furtivement dans la maison de Dieu, en y affectant des attitudes d'indifférents ou de libres penseurs. Où étaient-ils à l'heure de nos solennités religieuses ? Où étaient-ils quand la parole divine retentissait du haut de la tribune sainte ? Où étaient-ils quand nous organisions des ovations triomphales soit à la Reine du ciel, soit au Dieu de l'Eucharistie ? Dans une grande partie de la France, si nous n'avions pas eu leurs femmes et leurs enfants, nous aurions dû supprimer l'exercice du culte et fermer honteusement nos temples dépeuplés !

A la faveur de cet effacement, le blasphème a pu se produire en toute liberté. Tombé des chaires officielles, il a été recueilli par tous les organes de la publicité quotidienne, et, d'écho en écho, il est arrivé jusqu'aux dernières extrémités du pays.

Ils se sont acharnés d'abord sur le dogme fondamental de la création. Les uns ont regardé l'existence de Dieu comme une hypothèse démodée, bonne peut-être pour les peuples enfants, mais dont la science contemporaine a fait définitivement justice ; d'autres ont admis l'existence de Dieu, mais ils ont rejeté les attributs sans lesquels on ne saurait ni le concevoir, ni l'admettre, ils ont refusé de reconnaître son action, soit pour produire, soit pour gouverner le monde.

Pendant que ceux-là s'attaquaient à l'existence ou à l'action créatrice de Dieu, ceux-ci essayaient de battre en brèche la divinité de Jésus-Christ. On consentait encore à le saluer comme le premier des grands hommes, mais on s'obstinait à contester sa personnalité divine. C'était saper le christianisme par la base.

A ces négations est venue s'ajouter celle de l'influence surnaturelle de la grâce et des sacrements. On n'en pouvait comprendre, disait-on, ni la nécessité ni même la possibilité, et l'on se retranchait avec une suffisance orgueilleuse dans l'ordre de la nature.

L'Eglise ne devait pas échapper à l'assaut du doute et de l'incrédulité. Ou bien on a regardé cette institution comme une conception toute humaine, ou bien on a cherché à la découronner des magnifiques prérogatives dont l'avait parée son divin Auteur.

Enfin, pour achever le cycle de l'erreur, on a cessé de regarder la vie future comme la destinée de toute existence humaine ; on a cherché dans la vie présente la satisfaction de toutes nos aspirations natives. En dehors de là, on a affecté de n'attendre ni récompense ni châtiment. La tombe, ont-ils dit, ensevelit tout l'homme ; il n'a d'autre fin que le plaisir, et qui l'atteint a fait